

COCONUT HEAD GENERATION

Alain Kassanda

Après avoir réalisé *Trouble Sleep*, dans la ville d'Ibadan, Alain Kassanda, dans *Coconut Head Generation*, s'interroge sur la condition étudiante au Nigéria, en filmant les échanges et questionnements d'étudiants au sein du ciné-club de l'Université d'Ibadan.

LAURA BRIDEAU

Comment avez-vous rencontré ce groupe d'étudiants ?

ALAIN KASSANDA

Ma compagne, qui est anthropologue, a eu un poste de recherche au Nigéria, à L'IFRA, dont les bureaux sont au sein de l'Université d'Ibadan. Quand je suis arrivé là-bas, j'ai tout de suite adoré la ville. J'y ai rencontré un professeur et un doctorant, et on a lancé ensemble le ciné-club, pour créer un espace de discussion autour des films. Les étudiants sont entrés dans le projet, et c'est comme ça que ce film est né. Au bout d'un an, un nouveau groupe d'étudiants est arrivé. Ils étaient passionnants, très politisés, certains cinéphiles : ils se sont emparés du ciné-club qui a décollé à ce moment-là. Chaque semaine, j'ai assisté à de superbes discussions, à de très beaux moments, où les films étaient devenus des prétextes pour se rassembler.

Comment le ciné-club s'est-il constitué en safe place ?

Le Nigéria est une « démocratie » : l'université publique est une réplique des formes de domination de la société. Le ciné-club propose autre chose : ses principes de base sont la gratuité, l'accessibilité à tous, et une répartition égale de la parole. Progressivement, les gens se sont rendus compte que c'était un lieu où la parole ne portait pas à conséquence, en dehors de la salle. Le ciné-club est un endroit où le sexisme et l'homophobie étaient vraiment combattus – l'homosexualité est condamnée par la loi au Nigéria. Ça a été l'une de ses réussites : ça a permis à des gens marginalisés de se retrouver ; des ponts ont été dressés entre des gens qui ne se connaissaient pas forcément, parce que les étudiants viennent de toute la fac. En fait, il y avait une extrême minorité de cinéphiles : une communauté s'est créée, c'est un lieu unique au sein du campus, et dans la ville d'Ibadan. Alors il y a eu de plus en plus de monde. C'est une safe place qui se nourrit des gens qui sont porteurs des mêmes valeurs et aspirations.

Il y a une forte résonance entre les films projetés et la vie des étudiants. D'ailleurs, les étudiants ne parlent pas tant des films que ça, qui sont plutôt là pour éveiller leur regard critique.

J'ai fait ce film parce que j'avais envie de sortir du regard misérabiliste porté sur les Africains. Ici, je filme des étudiants, des pairs, je montre des figures qu'on ne voit jamais dans les médias. Dans l'imaginaire occidental, l'Afrique est un angle mort ; on est enfermés dans des tiroirs – je dis « on » parce que je suis franco-africain. Dans les représentations dominantes, le Nigéria est le pays de la criminalité, des violences endémiques, du terrorisme, éventuellement de la musique. En fait, il n'y a jamais de normalité, on ne montre jamais de gens simples, dans leur quotidien, il n'y a jamais de beauté ordinaire. Tout l'enjeu de *Trouble Sleep* a été de montrer des figures simples, et la beauté du quotidien. J'ai voulu poursuivre cette démarche dans *Coconut Head Generation*, en montrant des étudiants tels qu'on ne les voit jamais. On trouve très peu de films qui montrent la jeunesse africaine qui n'est pas en galère ; où, lorsqu'elle est en galère, elle analyse sa situation et sort du misérabilisme. Dans le film, le ciné-club invite un étudiant, Obayomi, à parler de sa série de photos sur les conditions d'hébergement à l'Université de Lagos, à travers lesquelles il raconte qu'ils vivaient à six étudiants dans une chambre de 10m². Il a décidé de documenter son expérience pour pointer du doigt les questions que ces conditions d'hébergement sous-tendent. Je trouve que c'est intéressant de sortir du misérabilisme pour poser ces questions-là sous un angle politique. À travers mes films, j'aspire à une connaissance mutuelle. Dans *Coconut Head Generation*, je montre le Nigéria, vu par des étudiants nigériens. C'est aussi ça que permet le cinéma : on archive, on crée du sens, et des boîtes à outils pour réfléchir à notre présent, et à la manière de le changer. Ce qui est beau, c'est qu'il n'y avait pas que des discussions dans ce ciné-club, la parole s'est concrètement traduite en actes : pendant le mouvement EndSARS [mouvement dénonçant les violences policières en octobre 2020], tous les étudiants du ciné-club étaient dans la rue. Il fallait que la parole devienne performative.

Il y a deux séquences qui créent un décalage avec le rythme du film : celle de l'intervention du poète dans le ciné-club, et les travellings sur un étudiant dans le campus. Comment les avez-vous pensées ?

Tout l'enjeu pour moi était de ralentir le rythme du film. Les deux premières versions que j'avais faites étaient concentrées sur le ciné-club, et le rythme y était très soutenu. Alors j'ai ajouté de la musique, car je voulais créer des moments de silence, non pas dans l'absence de son, mais de parole. Il y a une séquence que j'aime bien et qui remplit bien cette fonction : celle où les étudiants se brossent les dents, étalent leur linge le matin. Je pense également aux séquences dans lesquelles je montre l'université, sur de la musique. Tous ces moments me permettent de sortir de la salle du ciné-club, mais aussi de la parole, car c'est un film très bavard. De fait, les déambulations dans le campus, et le poème – qui apporte un autre registre de parole – créent une rupture avec les échanges du ciné-club. En fin de compte, c'est du cinéma, et c'est important d'arriver à injecter autre chose que des échanges, des joutes verbales.

Au moment des grèves, vous utilisez différents formats d'images : des vidéos filmées au téléphone, et des photos. Comment avez-vous pensé l'articulation de ces images ?

Il y a toute une séquence du mouvement EndSARS qui commence avec des images d'Internet de la répression par l'armée à Lekki, à travers des live Instagram, pris pendant que les militaires tiraient. En parallèle, j'ai recueilli les témoignages des étudiants pendant les grèves, sur lesquels j'ai ajouté les photos d'Obayomi, qui avait documenté les grèves. C'était intéressant de créer un décalage image-son : ce n'est pas forcément la personne qui parle que l'on voit à l'image ; celles qu'on voit, et celles qui parlent, deviennent alors des archétypes de la grève étudiante. Les étudiants du ciné-club représentent eux-aussi quelque chose qui les dépassent : ils symbolisent la condition étudiante au Nigéria.

LAURA BRIDEAU

à lire également sur le blog de Mediapart



SÉANCES

Di 26 – 15h – C1

Me 29 – 13h15 – MK2 Beaubourg